

ÉMEUTES A ZURICH. — LES MAXIMALISTES MAITRES DE MOSCOU. — LES ANGLAIS A JAFFA

EXCELSIOR

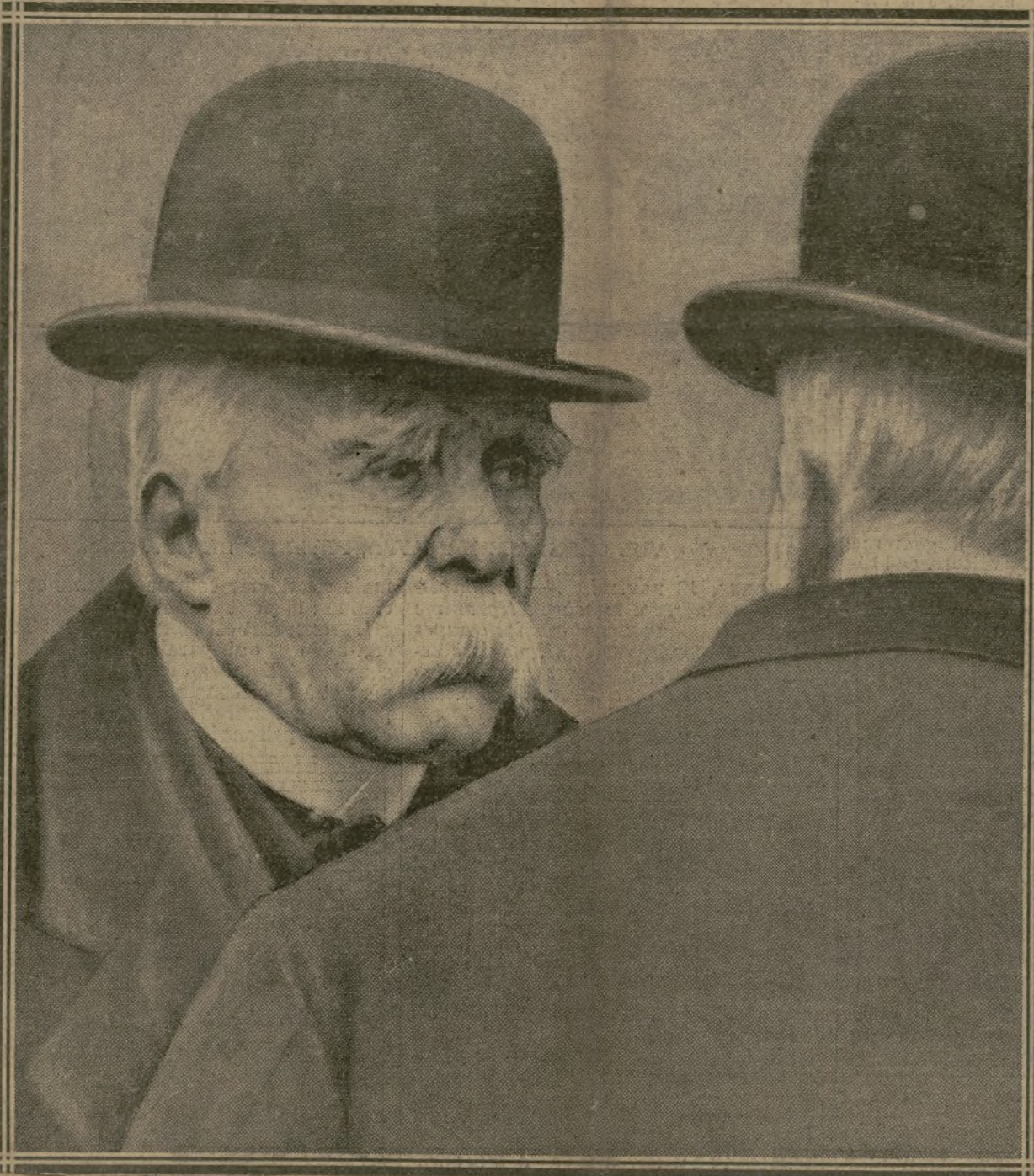
Huitième année. — N° 2561. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON

Lundi
19
NOVEMBRE
1917

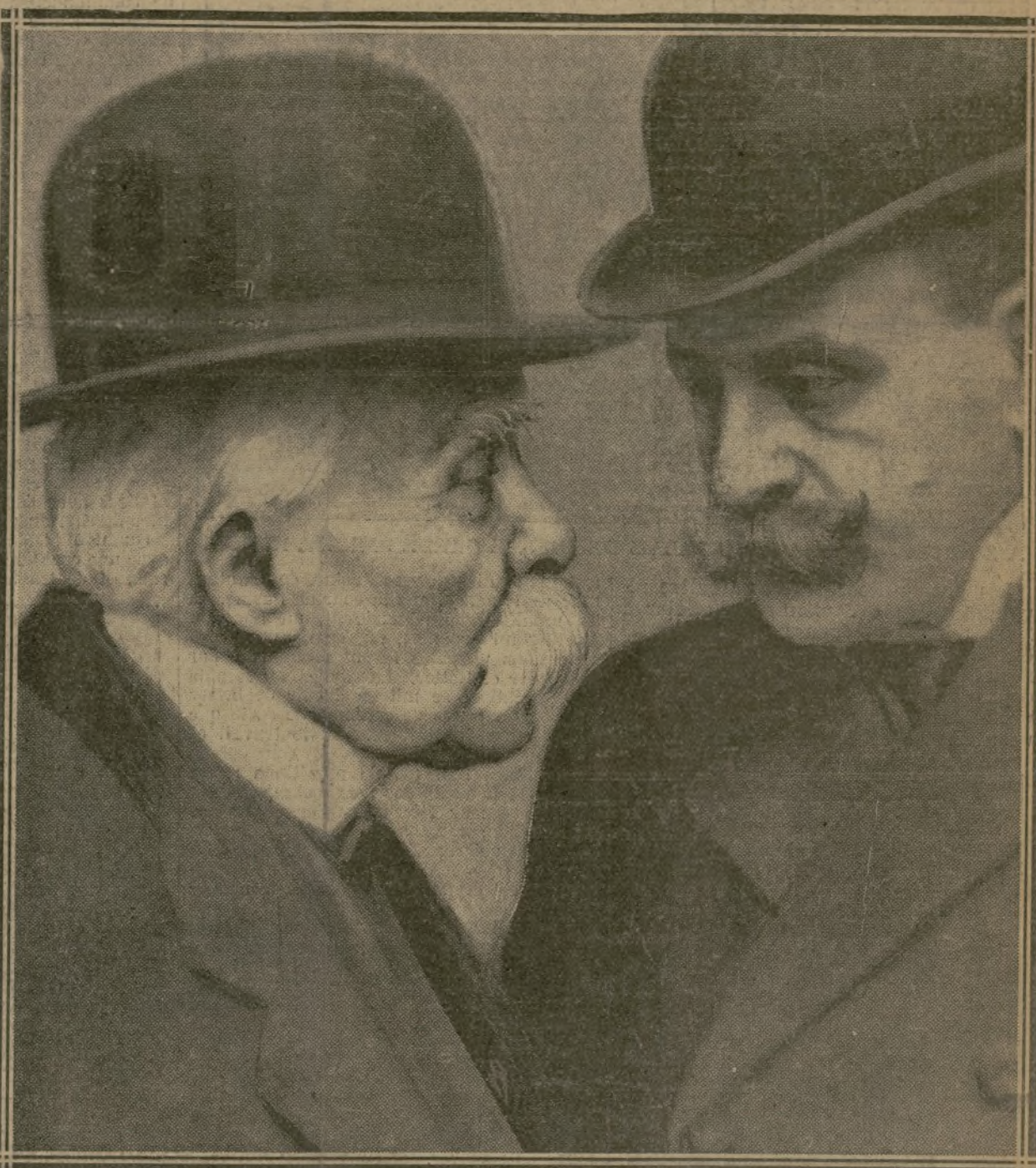
RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 5744 et 5745
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B° des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
"PIERRE LAFITTE, FONDATEUR"

DEUX INSTANTANÉS SIGNIFICATIFS DE NOTRE "PREMIER"



LE "TIGRE" EN ACTION VÉHÉMENTE

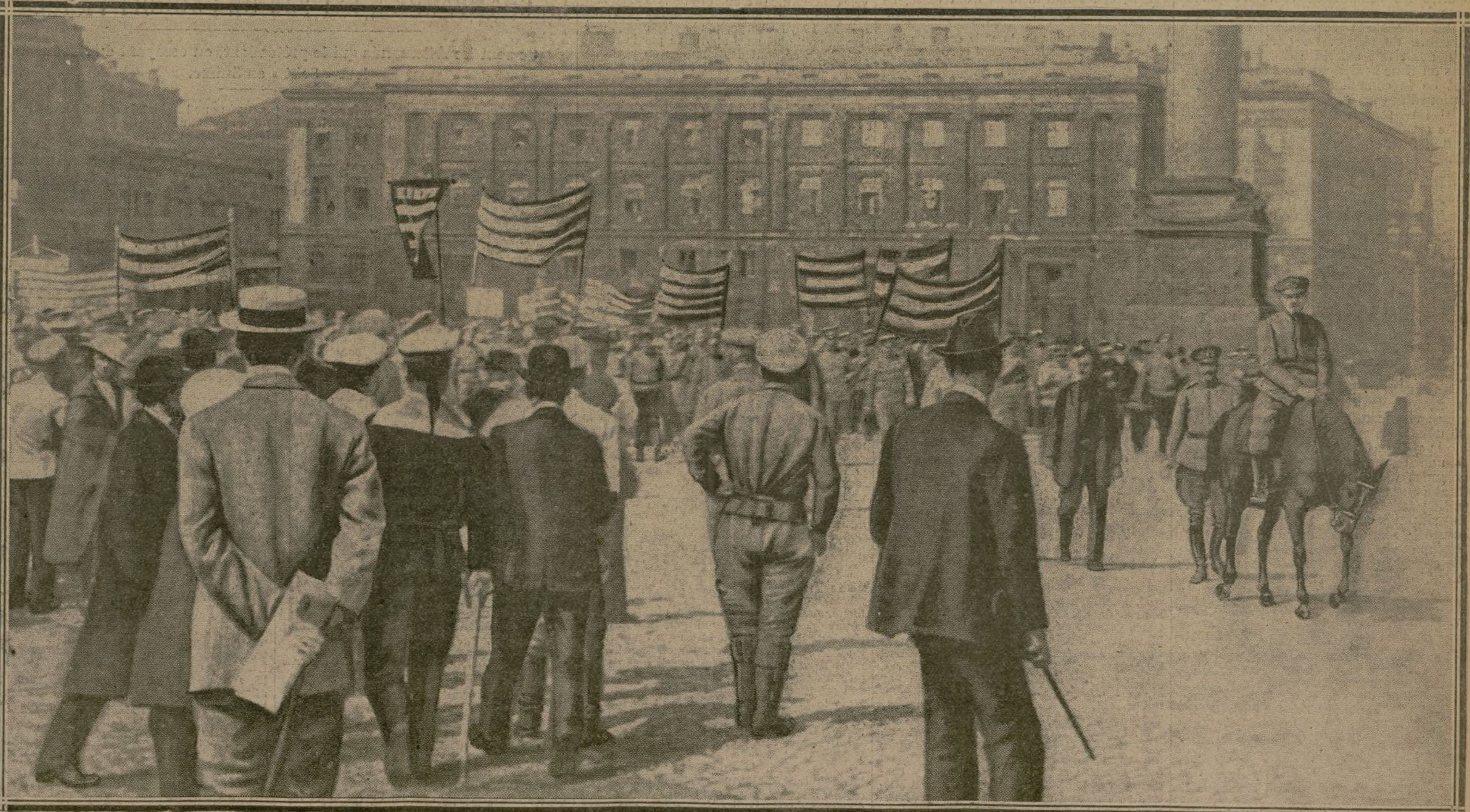
Voici deux photographies prises hier et qui rendent, avec une rare intensité, le remarquable relief de la physionomie de l'homme qui n'a pas craint, à soixante-seize ans d'âge, de prendre en mains — et sur quel rude terrain! — les "rênes du char de l'Etat". Le pre-



LE "TIGRE" EN ACTION MODÉRÉE

mier instantané le montre s'entretenant des affaires extérieures avec le nouvel occupant des bureaux du Quai d'Orsay, M. Stephen Pichon. Le second le représente se renseignant vraisemblablement sur l'emprunt en cours auprès de notre Grand Argentier, M. L.-L. Klotz.

LE MAITRE DE L'HEURE EN RUSSIE : L'AGITATEUR LENINE



LENINE, A CHEVAL, PASSE EN TÊTE D'UN CORTÈGE DE PACIFISTES, DEVANT LE PALAIS D'HIVER, A PETROGRAD

C'est dans le "Miroir" de cette semaine, qui nous le communique, que paraît ce saisissant tableau de la révolution défaitiste russe. On y voit Lenine, défilant sur la place du Palais d'Hiver, à la manière d'un triomphateur. Il s'avance seul, au pas de son cheval,

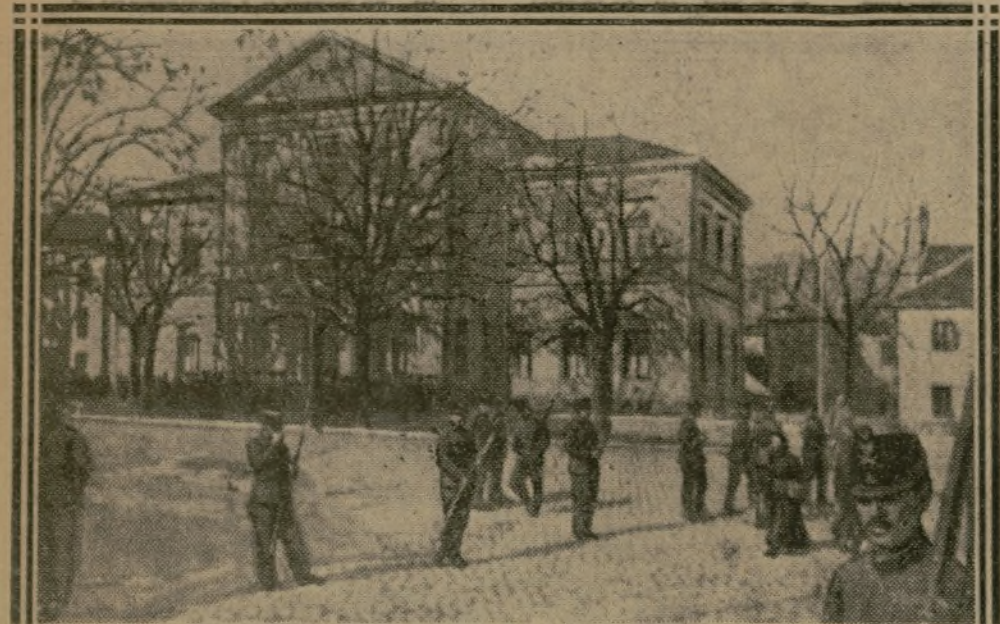
largement détaché de la foule du cortège, au-dessus de laquelle frissonnent les bannières de la révolte et du pacifisme quand même. C'est malheureusement cet apôtre de la paix séparée que les dépêches montrent aujourd'hui comme le maître des destinées de la Russie.

ON SE BAT DANS LES RUES DE ZURICH

Le mouvement révolutionnaire en Suisse

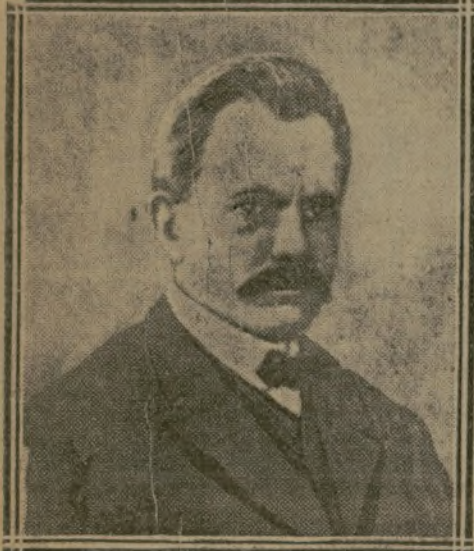
IL EST LA CONSÉQUENCE IL A ÉTÉ DÉTERMINÉ
DU MAXIMALISME PAR L'ALLEMAGNE

ON COMPTE 6 MORTS ET ENVIRON 50 BLESSÉS



A ZURICH. — LA PLACE DU PALAIS DE JUSTICE GARDÉE MILITAIREMENT

Les graves désordres de caractère révolutionnaire qui viennent d'éclater à Zurich ont pour cause immédiate les élections générales qui ont lieu en ce moment en Suisse pour la première fois depuis la guerre. Déjà une mobilisation prolongée et le renchérissement de la vie avaient facilité une propagande anti-



M. GRIMM

qui était allé en Russie pour y provoquer une paix allemande

militariste qui s'est traduite, au printemps, par des troubles sérieux à La Chaux-de-Fonds. Le bloc des partis bourgeois, radicaux et libéraux, dressé contre les socialistes, vient d'apporter une déception cruelle à ces derniers, qui escomptaient la conquête d'un grand nombre de sièges. Le parti socialiste, qui avait fait entendre des menaces au cas où il ne serait pas satisfait du résultat de la consultation électorale, passe aujourd'hui à l'exécution.

Il faut remarquer d'ailleurs que Zurich est de longue date un centre d'agitation internationale. C'est là que résidaient Lénine et Trotsky avant leur retour en Russie. Il n'est pas douteux que le succès du mouvement maximaliste en Russie aura exercé une répercussion sérieuse sur la population d'une grande ville industrielle et cosmopolite. Le gouvernement fédéral fera bien de rechercher également si l'Allemagne n'a pas contribué à ces désordres, suivant sa politique ordinaire qui consiste à cultiver la révolution chez autrui. Toute division, tout affaiblissement de nos voisins sont propres, en effet, à faciliter les plans de passage par la Suisse auxquels l'état-major allemand n'a jamais cessé de penser.

On peut espérer que la tentative de soulèvement de Zurich sera réprimée assez vite, car l'esprit de l'armée helvétique est généralement meilleur que celui de la police. On peut toutefois s'attendre à une extension de l'émeute dans les grandes villes, à Bâle peut-être, et surtout à Berne, où un scrutin de ballottage a lieu aujourd'hui. Il s'agit de savoir si le zimmerwaldien Grimm, qui avait causé le scandale à la suite duquel M. Hoffmann est tombé, sera élu. Il y a lieu de craindre que ce ne soit l'occasion de troubles dans la capitale fédérale.

Le moment est donc sérieux, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, pour le gouvernement helvétique.

Jacques BAINVILLE.

ZURICH, 18 novembre. — Le meeting pacifiste qui s'est tenu vendredi a donné lieu aux plus graves désordres. C'est sur la convocation des pacifistes bien connus, Dettwyler et Rotter, qu'une foule nombreuse se rendit à la Maison du Peuple, pour y entendre des discours sur le mouvement révolutionnaire en Russie. L'affluence des auditeurs fut si grande que les participants durent se réunir sur la place Helvetia, où un meeting improvisé se tint, sans que la police intervint.

Au cours de cette réunion, dont les militants Dettwyler et Rotter furent les principaux orateurs, il fut décidé que la foule irait manifester devant une usine de la rue Centrale, où l'on fabrique, nuit et jour, des munitions pour l'Allemagne.

Cette décision fut immédiatement exécutée et une colonne d'environ mille mani-

festants se dirigea vers l'usine, en chantant l'Internationale. Dans la cour de l'usine, où les manifestants pénétrèrent, un nouveau meeting fut organisé, où, de nouveau, des allocutions violentes furent prononcées par Dettwyler et Rotter. La foule, au comble de l'excitation, se mit en devoir de briser les vitres à coups de cailloux, de sorte que la direction dut interrompre le travail et renvoyer le personnel.

Une autre fabrique de munitions reçut, elle aussi, la visite des manifestants, ayant toujours à leur tête Dettwyler et Rotter. La direction, après avoir tenté de résister, et après avoir conféré avec une délégation composée de deux pacifistes et d'un représentant de la police, se décida à fermer l'usine.

Samedi, les manifestants ont récidivé, et c'est au nombre d'environ deux mille qu'ils se sont rendus place Helvetia. De là ils se sont portés devant la prison, où sont incarcérés les meneurs de la veille, qu'ils ont longuement acclamés au chant de l'Internationale. La manifestation dégénéra bientôt en violence et l'édifice fut atteint par divers projectiles improvisés ramassés par la foule. Les vitres et les volets furent démolis; devant ces excès la police mit sa- bre au clair et les agents tirèrent des coups de revolver.

Une effroyable bagarre s'ensuivit, au cours de laquelle six manifestants ont été tués et cinquante grièvement blessés.

Les émeutiers ne s'en sont pas tenus là; ils ont envahi les locaux de la Nouvelle Gazette de Zurich, où ils ont brisé les machines et tout saccagé.

Ils ont également fait irruption dans les bureaux de l'agence télégraphique, où ils firent d'importants dégâts.

Devant cette situation de plus en plus grave, les autorités firent intervenir la force armée, et les mitrailleuses n'ont cessé, de dix heures à minuit, de tirer sur les manifestants.

Tout un quartier de la ville est en révolution et les émeutiers y sont cernés par la troupe.

Plusieurs bataillons d'infanterie sont arrivés aujourd'hui à Zurich où ils assurent le service d'ordre, ainsi que deux escadrons de cavalerie mis à la disposition des autorités par le commandement de l'armée.

Le gouvernement et le conseil municipal se sont réunis ce matin pour examiner la situation.

La grande assemblée de protestation convoquée pour lundi soir n'aura pas lieu; elle sera remplacée par une réunion confidentielle du comité du parti socialiste de la ville de Zurich.

Les ouvriers menacent de déclarer la grève générale.

Nos lecteurs connaissent le talent délicat, pénétrant et souple de

COLETTE

Ils ont lu les œuvres si personnelles de cette notatrice avisée de la vie des choses, des animaux et des gens : les Villes de la vigne, les Dialogues de bêtes, l'Envers du music-hall, la Vagabonde, l'Entrave.

A partir de cette semaine, ils trouveront, chaque mardi, dans Excelsior, le

JOURNAL DE COLETTE

M. Pachitch à Paris

Le président du Conseil des ministres de Serbie, est arrivé hier matin

M. Pachitch, président du Conseil des ministres de Serbie, est arrivé hier matin à Paris pour représenter la Serbie au Comité interallié, accompagné de M. de Fontenay, ministre de France auprès du gouvernement serbe.

Il a été accueilli à la gare de Lyon par M. de Margerie, directeur des affaires politiques, et M. William Martin, introducteur des ambassadeurs.

M. Pachitch était récemment en Italie où il a eu un long entretien avec M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères. Son départ pour Londres est très prochain. Il s'y rencontrera avec M. Venizelos. Les deux ministres reviendront ensemble à Paris pour assister à la conférence interalliée.

M. Pachitch, qui est descendu à l'hôtel Bristol, a bien voulu nous recevoir hier.

Il nous a manifesté sa joie d'être de nouveau notre hôte, mais il a ajouté qu'il ne pourrait nous faire de déclaration relative à la conférence interalliée qu'à son retour d'Angleterre.

GRAND DÉBAT AUJOURD'HUI AUX COMMUNES

M. Lloyd George défendra sa
politique contre les critiques
dont elle est l'objet.

Le discours que M. Lloyd George a prononcé lundi dernier à Paris, au sujet de la conduite de la guerre, a eu en Angleterre un grand retentissement. On sait que l'unité de commandement qu'il préconise a toujours rencontré des répugnances chez les Anglais. C'est pourquoi le premier ministre anglais s'était empressé de faire connaître le texte de l'accord de Rapallo.

Mais le premier ministre est pris entre deux feux, car, d'autre part, des groupes influents ne trouvent pas la politique de M. Lloyd George assez active et lui adressent de nombreuses critiques. La lettre par laquelle lord Northcliffe a refusé d'accepter le ministère de l'Aviation que lui offrait le chef du cabinet est le signe que le ministère a perdu une part de son prestige, car lord Northcliffe, qui dirige un immense trust de journaux, peut passer à bon droit pour exprimer les tendances de l'opinion publique.

Or, il importe de se rappeler que c'était l'opinion publique qui, au mois de décembre 1916, avait porté M. Lloyd George à la tête du gouvernement. Contrairement aux usages parlementaires, M. Asquith s'était retiré, quoiqu'il continuât à avoir la majorité pour lui. Depuis, M. Asquith n'a pas cessé de donner son avis sur la marche des affaires avec l'autorité que lui confère son titre de chef du parti libéral.

Quant à M. Lloyd George, il gouverne avec une coalition de conservateurs, de libéraux et de travaillistes. Mais sa position



LORD NORTHCLIFFE M. ASQUITH

aux Communes s'est légèrement affaiblie par la démission de M. Henderson, après l'incident des passeports de Stockholm. En outre, les travaux du cabinet de guerre ont tenu M. Lloyd George éloigné du Parlement, avec lequel il a peut-être parfois perdu le contact.

Ces circonstances ont rendu la Chambre des Communes un peu nerveuse, sans compter qu'elle est inquiète des affaires d'Irlande, où le mouvement révolutionnaire du Sinn-Féin se développe. On reproche au gouvernement de ne rien faire pour prévenir le retour des troubles de Dublin.

Telle est l'atmosphère dans laquelle s'ouvrira la séance d'aujourd'hui. Quoiqu'on parle de crise ministérielle, il est probable que M. Lloyd George, après s'être expliqué sur sa politique, sera approuvé par la majorité. Mais ce sont des comptes en règle de sa gestion qui lui seront demandés par le Parlement. — J. B.

L'opinion de la presse anglaise

LONDRES, 18 novembre. — On attend avec impatience, dans les milieux politiques, le débat qui doit s'ouvrir aux Communes demain et qui permettra à M. Lloyd George de s'expliquer sur certains passages du discours prononcé à Paris et qui souleva en Angleterre tant d'émotion.

La presse britannique consacre de nombreux articles à la séance de demain.

L'Observer écrit que le premier ministre triomphera certainement. Envisageant la question du haut commandement interallié, ce journal ajoute :

« Souvenons-nous que la France désire que l'unité de commandement soit confiée aux mains d'un général français. Il vaut mieux dire sincèrement que l'opinion publique britannique n'est pas suffisamment mûre. Avant qu'un tel arrangement devienne possible, il devrait y avoir accord complet, précis, détaillé sur la stratégie à suivre. »

« En ce qui concerne la Chambre des Communes, dans le débat de demain, ce n'est pas le discours de Paris, mais la ligne de conduite tracée à Paris qui sera mise en cause. Cette ligne de conduite est le minimum de ce qui est nécessaire. Nous déclarons d'une manière absolue formelle que, si les Communes n'appuient pas cette ligne de conduite et si elles ne soutiennent pas le premier ministre et le cabinet de guerre, elles donneront un coup fatal à l'esprit qui régit l'Alliance. »

Mais il faut que les Communes se souviennent qu'elles sont le seul organisme souverain de notre pays et qu'elles ont le devoir une fois pour toutes d'affirmer de nouveau, au nom de la nation, la suprématie civile du Parlement et du gouvernement.

Sir Douglas Haig est un excellent chef, mais il ne connaît parfaitement que ce qui relève de son domaine. Sir William Robertson est un chef capable, estimé et respecté. Mais le principe que Wellington ne discutait jamais doit être admis par eux, et nous sommes certains qu'il le sera. »

Le rédacteur parlementaire du Lloyd Weekly écrit :

« Jamais M. Lloyd George n'a été en butte à tant d'attaques venant de tant de côtés différents. Mais quand il défendra son discours de Paris il n'épargnera pas ceux qui le critiquent et qui constituent une coalition inconciliable d'ultra-militaristes conservateurs et de pacifistes. »

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 19
Rue de Rivoli, 53
Commerces, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc

JAFFA EST AU POUVOIR DES ANGLAIS

L'importance du succès britannique

LA CHUTE DE JÉRUSALEM L'ENTENTE PROTÉGERA
EST PROCHAINE LES LIEUX SAINTS

LES TURCS N'OPPOSERONT PAS DE RÉSISTANCE



VUE GÉNÉRALE DE JAFFA, PRISE DE LA MER

LONDRES, 18 novembre. — Le ministère de la Guerre a reçu un télégramme en date d'hier annonçant que les troupes montées australiennes et néerlandaises venaient d'occuper, quelques heures plus tôt, Jaffa, sans rencontrer d'opposition de l'ennemi.

Il semble que les troupes turques continuent leur mouvement de repli vers le nord. (Radio.)

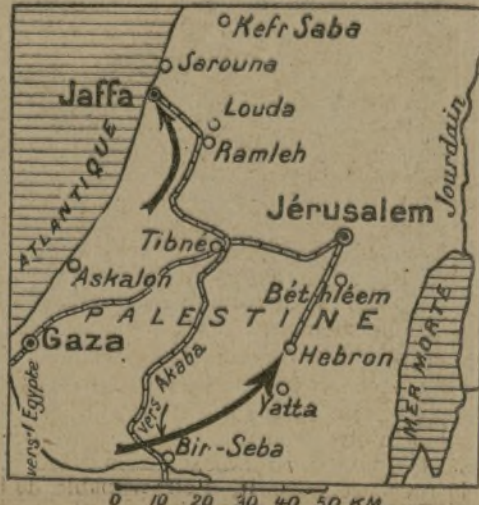
La déroute des Turcs en Palestine est complète. Les troupes victorieuses du général Allenby qui, avant-hier, étaient parvenues à cinq kilomètres de Jaffa, sont entrées hier dans la ville, sans avoir rencontré sur leur route, à ce qu'il semble, aucune résistance sérieuse.

Le port de Jaffa, qui est le seul port accessible aux navires de moyen tonnage que l'on trouve sur la côte désolée de la Syrie méridionale, a de tout temps établi les communications entre l'Europe et Jérusalem. Conquérants ou pèlerins, tous ceux qui se sont approchés de la cité sacrée ont passé par Jaffa. Aussi la ville, située dans une oasis assez fertile, était-elle devenue à demi chrétienne par ses nombreux couvents, peuplés de religieux français, italiens ou grecs, que la guerre avait fermés.

La prise de Jaffa est une importante victoire de la croix sur le croissant, de la chrétienté sur l'Islamisme. Elle est en même temps le signe avant-coureur d'une autre victoire qui aura un retentissement immense, et qu'on peut désor-

mais considérer comme certaine et prochaine : la prise de Jérusalem.

L'événement est attendu par les Turcs eux-mêmes, qui paraissent s'y résigner avec le fatalisme qui convient à leur religion et à la circonstance. Si on s'en rapporte aux déclarations d'un de leurs officiers fait prisonnier, certains d'entre eux



l'attendraient même comme une délivrance, tant ils sont las d'un régime qui n'a valu à leur patrie qu'une suite ininterrompue de désastres et d'humiliations et que ce nouveau coup du destin ne peut manquer d'ébranler, sinon de renverser.

Jean VILLARS.

LE CHAMPAGNE N'EST PAS UN PRODUIT FRANÇAIS!

Ce sont les Allemands qui le prétendent, en essayant d'introduire leur « Sekt » en Suisse.

Les fabricants allemands de « faux champagne » essaient d'introduire leurs vins en Suisse, où leurs « kommis » vantent la qualité des « mousseux » d'outre-Rhin.

Nous avons sous les yeux un catalogue de cinquante pages répandu à profusion, depuis quelques mois, dans toutes les villes de la Confédération helvétique, et qui fut publié avant la guerre par la maison Kuperberg, de Mayence, propriétaire de trois marques de « vins mousseux ».

Ce catalogue débute par une illustration en



LE REPAS EN FAMILLE
(Extrait du catalogue des « Champagnes allemands ».)

couleurs, représentant une jeune femme en toilette de bal, qui tient de la main droite un verre de « champagne » et qui se laisse embrasser dans une pose langoureuse par un homme du monde en habit. Cela s'intitule : Die Feinschmecker, qu'on peut traduire ainsi : « Les Raffinés », ou « Les Dilettantes ». Les autres illustrations représentent toutes les circonstances de la vie dans lesquelles on peut boire du « champagne » : l'Anniversaire, le Repas après la danse, le Carnaval, le Repas en famille, la Redoute de Munich. Un soir d'été au Palais de Glace, la Pâme d'auto, les Courses, le Déjeuner de chasse, Au café-concert, la Sieste.

Il s'est trouvé, avant la guerre, un juriste, le docteur Wassermann, pour dire dans un

congrès que l'industrie allemande était devenue si puissante qu'elle pouvait se permettre le luxe de la loyauté. A ce congrès, plusieurs juristes d'outre-Rhin avaient bien voulu reconnaître que la propriété des mots « champagne », « cognac », « bourgogne », « bordeaux » devait être exclusivement réservée à la France. Cela se passait en 1913.

Mais les commerçants germaniques n'ont jamais partagé ces scrupules juridiques. Ils ont imaginé le mot « sekt » pour désigner les mousseux, encore que, dans la pratique, on continue de se servir du nom français « champagne ».

Naturellement, le catalogue de la maison Kuperberg s'efforce de démontrer que, contrairement à l'opinion générale, le champagne n'est pas précisément un produit français :

« La plupart des gens pensent qu'il n'y a qu'une sorte de « sekt », le « champagne » ; mais ce mousseux peut être de provenance soit française, soit allemande. »

« En vérité, le « champagne » a été jusqu'ici la qualité la plus connue de « sekt », ce qui n'exclut pas cependant que le « Sparkling-Hook » et le « Sekt-Moselle » ainsi que le « Riesling-Sekt », dernière forme des vins mousseux du Rhin et de la Moselle créée par notre maison, ne soient destinés à lui faire puissamment ombrage. »

« Les « champagnes » plaisent par leur qualité légère et sans prétentions (textuel) sans que, cependant, les sortes de « champagne » mises en bouteilles en France doivent être meilleures que celles fabriquées en Allemagne. Ce renom de supériorité, qui existe malheureusement chez nous Allemands, correspond à notre faiblesse d'avantager les produits étrangers. »

« La vérité est cependant tout autre. Nos marques les plus courantes peuvent se mettre sur le même rang que les « champagnes » français, même les plus chers, tandis que les marques spéciales des premières caves allemandes révèlent souvent une qualité qui l'emporte sans conteste sur les marques étrangères. »

« Même sans tenir compte qu'une bouteille de « vin mousseux » français coûte 4 marks de douane, il n'y a vraiment aucune raison de ne pas lui préférer les premières marques allemandes. »

« Les Allemands ont une sévère raison pour ne servir dans leurs coupes que leur faux champagne. Ils se souviennent que la préférence naturelle qu'ils accordaient au vin sur notre territoire leur coûta, en 1914, d'autant plus cher qu'ils s'étaient montrés peu disposés à le payer. Le champagne se révèle si essentiellement français qu'il contribua à leur sanglante défaite sur la Marne. »

LE SANG-FROID DE L'AMATEUR

PAR MAURICE VAUCAIRE

La représentation donnée par des acteurs mondains au château de S..., au bénéfice de l'ambulance du village, fut extrêmement réussie.

Le rideau tiré, j'allai féliciter le vicomte de Saint-Savin, l'excellent comédien de salon, l'âme de la fête. Je le trouvai les joues luisantes de vaseline et les cheveux collés ; il déposait sa perruque sur une tête de carton. Il m'accueillit en souriant : — Vous avez été remarquable ! fis-je. — Eh bien, mon cher, puisque vous êtes content, donnez-moi donc une pièce : je vous la créai ici ou ailleurs.

J'acceptai, enchanté et reconnaissant. — Et vous verrez, ajouta-t-il, avec quelle docilité et quelle abnégation jeunes filles, grandes dames et amateurs masculins répètent et jouent. Cela vous changera des professionnels, qui n'ont pas toujours la « flamme ».

Certes, je sors d'en prendre ! Au Théâtre X..., l'autre jour, on m'a tripotillé mon œuvre. Il y eut même des drames à cause de la distribution des rôles : la grande vedette femme et le jeune premier se sont jetés les brochures au nez... Quelle pétardière !

Que nous, rien à craindre : on accepte les plus petits emplois avec plaisir. Vous avez vu que la marquise de Gisors a daigné faire une simple camériste... Moi-même, je me suis contenté d'incarner un vulgaire postillon. En aimant la variété, je prouve que je suis un véritable artiste.

— Le fait est qu'aujourd'hui vous avez montré une souplesse étonnante en donnant une scène du *Misanthrope*, une d'*Othello* et le premier acte du *Postillon de Longjumeau* ! Vous portiez même très crânement le bouquet de marié de village.

— Les professionnels se moquent de nous... C'est à pouffer de rire ! N'empêche que Racine a confié *Esther* et *Athalie* aux demoiselles de Saint-Cyr, et ces pièces sont devenues immortelles !

Il est certain que Saint-Savin a de prodigieuses facultés de théâtre ; je ne le lui cachai pas.

— Bien possible, avoua-t-il immodestement... Tenez, dernièrement, j'ai dû remplacer au pied levé l'excellent ami de Curien, qui avait eu une panne d'auto ; j'ai appris ses trois cents lignes en une demi-heure... Demandez au duc de Verneuil, notre sympathique régisseur.

— Quelle mémoire ! — C'est un don comme un autre. — Combien peu le possèdent !

— Si on ne l'a point, il ne faut pas se mêler d'être comédien ! Et encore, ce n'est pas tout : il est indispensable d'avoir de la présence d'esprit, d'être capable de repêcher un camarade qui bafouille ou rate son entrée... improviser ; j'improvise comme personne ; je suis de l'école des comédiens italiens du dix-huitième siècle, qui brodaient leurs répliques sur un simple canevas fourni par le directeur.

Je racontai tout cela à ce farceur de baron Gibelin, qui remplit l'office de souffleur de la troupe...

— Attendez un peu, me dit-il, on va rire... Pour le prochain programme de comédie au château, on avait décidé de jouer une scène du célèbre auteur chinois Tch'ing-tse-Hoëi, — le Molère de la Célèste République, — traduite par le fils de la maison, ex-secrétaire d'ambassade à Pékin.

Saint-Savin s'était réservé le rôle d'un mandarin qui arrive à la fin pour dénouer spirituellement l'intrigue, en vingt lignes savoureuses... au dire du traducteur.

— Je te parie cinquante louis au profit de l'ambulance de S..., lui proposa Gibelin, que tu n'es pas capable d'apprendre ces vingt lignes, un quart d'heure seulement avant d'entrer en scène, dans ta loge, par exemple, pendant que le coiffeur te bichonnera.

Saint-Savin haussa les épaules. — Je vais faire plus fort ! Je m'engage d'honneur à ne pas connaître la pièce que nous allons représenter, à ne pas en lire un seul mot. J'arriverai sur le plateau à mon tour et je jouerai au souffleur, sans me troubler, quoi qu'il advienne. Le sang-froid double les moyens et les forces, a dit un grand penseur.

— Bravo ! approuva Gibelin. On répéta sans le vicomte.

Le jour de la représentation, Saint-Savin se maquilla et s'habilla en mandarin, sûr de lui.

Il descendit de sa loge à dix heures quarante-cinq avec la perruque à queue, l'éventail et le bonnet carré traditionnels. Saint-Savin entra à pas menus, en s'éventant, et se plaça contre la rampe. Puis il attendit que Gibelin lui envoyât son texte. Comme rien ne venait, il eut l'aplomb de dire au public, avec sa fameuse présence d'esprit, en désignant l'invisible souffleur : — Il dort, l'animal !

Un mouvement de surprise circula dans la salle.

Saint-Savin se baissa, arracha le manuscrit des mains de Gibelin et jeta un coup d'œil expérimenté sur les vingt dernières lignes.

Il fit une telle grimace, roula de tels yeux, ouvrit une telle bouche, que les spectateurs furent pris de fou rire.

Son rôle était écrit en chinois !

Maurice VAUCAIRE.

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

5 HEURES
DU
MATIN

LES MAXIMALISTES SONT LES MAÎTRES DE MOSCOU

Les hostilités ont cessé et l'on vient de désarmer toutes les troupes du gouvernement.

PETROGRAD, 17 novembre. — La situation est sans changement. Le calme règne. A Moscou, les hostilités ont cessé ; le pouvoir a passé aux maximalistes ; les troupes du gouvernement ont été désarmées.

On est sans nouvelles de Kerensky. Le succès obtenu à Moscou assure indubitablement la position des maximalistes.

PETROGRAD, 17 novembre. — Les troupes maximalistes ont occupé Gatchina. L'état-major de M. Kerensky a été arrêté.

Un accord a été conclu conformément auquel les troupes de Kerensky, appelées « gardes blancs », ont déposé les armes.

Parmi les conditions imposées par les maximalistes pour leur entrée dans un cabinet socialiste composé des différentes fractions figurent le contrôle des troupes de Petrograd et de Moscou et le droit d'armer les ouvriers dans toute la Russie.

M. Nératof, ministre des Affaires étrangères, s'est caché après avoir mis en sûreté les copies des traités conclus avec les Alliés.

Les maximalistes ont ordonné son arrestation, ainsi que la recherche des documents.

L'arrestation du grand-duc Paul

PETROGRAD, 17 novembre. — Le grand-duc Paul Alexandrovitch a été arrêté par le comité révolutionnaire.

A Zurich, l'autorité militaire a tous les pouvoirs

ZURICH, 18 novembre. — La police a procédé, dans la journée, à quatre-vingts arrestations, en particulier de jeunes gens qui insultaient les officiers et invitaient les soldats à ne pas obéir aux ordres des chefs.

Le commandant de la place a désormais tous les pouvoirs pour le maintien de l'ordre à Zurich. Toutes les réunions et rassemblements dans les rues sont interdits.

Le Volksrecht, organe socialiste, annonce que la grande manifestation organisée pour ce soir est décommandée.

La propagande défaitiste

Mlle Hélène Brion, institutrice à l'école maternelle de Pantlin, a été arrêtée pour propagande défaitiste. C'était une féministe bien connue dans les milieux révolutionnaires. Elle prit part au congrès de Chambéry où fut votée une motion antimilitariste et fit, dès le début de la guerre, une propagande active en faveur de la paix. Peu à peu cette action négative, d'abord verbale, se développa, et Mlle Brion expédia une correspondance nombreuse, des tracts, des brochures et des circulaires défaitistes dans la zone des armées et dans les centres ouvriers.

Mlle Brion, qui était secrétaire de la Fédération des institutrices et des institutrices publiques, devait se rendre à la conférence de Zimmerwald, mais on s'opposa à son départ. Dès lors elle fut prise en surveillance et une perquisition fut effectuée, en août, dans la chambre qu'elle occupait à l'école maternelle, ainsi que chez Mlle Suzanne Dufau, institutrice libre de Joigny, actuellement sous le coup d'un mandat d'arrêt. On y vint mobiliser la poudre de Bergerac, Gaston Moufflard, et quelques autres, parmi lesquels trois institutrices, sont recherchés par la police pour s'être associés à cette propagande criminelle. Frappée d'une suspension, Mlle Brion continuait à toucher une partie de son modeste traitement.

C'est à l'issue de sa dernière comparution chez M. Morand, juge d'instruction, qu'elle fut placée sous mandat de dépôt.

LES COMMUNIQUES OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Assez grande activité des deux artilleries au nord du Chemin des Dames et sur la rive droite de la Meuse. Un coup de main sur les postes ennemis au mont Cornillet nous a permis de faire des prisonniers.

Nuit calme partout ailleurs.

23 HEURES. — Activité intermittente des deux artilleries dans la région de Vaudesson et vers le Schoenholz, vive et continue au nord de la cote 344 (rive droite de la Meuse). Aucun événement à signaler sur le reste du front.

Front britannique

13 HEURES. — Au début de la nuit, des troupes du Lancashire et d'Ecosse ont réussi un coup de main dans la région de Monchy-le-Preux et fait quelques prisonniers.

L'activité des deux artilleries sur le front de bataille ne s'est pas ralentie. Les batteries allemandes tiraient principalement sur nos positions de Passchendale, Langemarck et au sud du bois du Polygone.

22 HEURES. — Un fort détachement a attaqué à l'aurore nos tranchées vers la ferme de Guillemont, au sud-est d'Épehy, et a réussi à y pénétrer en certains points. Nos troupes contre-attaquant en terrain découvert ont rejeté l'ennemi après un vif engagement et fait un certain nombre de prisonniers.

A la suite d'un coup de main exécuté ce matin sur nos tranchées au sud-est d'Havrincourt, quelques-uns de nos hommes ont disparu.

Activité habituelle des deux artilleries sur le front de bataille.

Front italien

Sur le plateau d'Asiago, pendant la nuit du 16, l'adversaire, affirmant sa tentative pour forcer notre ligne du mont Sissomont Castelgomberto, a attaqué dans la direction du mont Zomo (à l'est de Galfio). L'attaque, renouvelée à quatre reprises et avec une très grande violence, a été brisée nettement grâce à la bravoure de la brigade « Liguria » (157^e et 158^e régiments).

Plus au nord, dans la direction de Caserta-Melletta d'Avanti, nos détachements du 129^e d'infanterie (brigade « Perugia ») ont brillamment reconquis quelques éléments avancés perdus au cours des derniers combats et fait une centaine de prisonniers.

Entre la Brenta et la Piave, la pression de l'adversaire s'est accentuée depuis le 16 novembre.

Des masses ennemies ont obligé nos troupes à ne pas prolonger la défense de certaines positions qui ont été abandonnées,

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

LES ITALIENS ATTAQUÉS AVEC VIOLENCE REPOUSSENT LES AUSTRO-ALLEMANDS

Sur la Piave, ils ont fait plus de 1.200 prisonniers, dont 51 officiers, et capturé 27 mitrailleuses.

Après le sanglant échec qu'ils ont subi hier sur la Piave, à San Andrea di Barabana, les Austro-Allemands n'ont pas renouvelé leurs tentatives de passage. Les derniers éléments qui se maintenaient encore sur la rive droite près de Fogara ont été rejetés à leur tour. Les troupes ennemies enfermées dans la boucle de Zenson ont essayé en vain de se dégager et ont été au contraire serrées un peu plus étroitement contre la rivière.

Au total, sur la rive droite de la Piave, nos alliés ont capturé, dans les journées du 16 et du 17, 51 officiers et plus de 1.200 hommes.

Sur toute la partie montagneuse de la ligne, l'ennemi, comme nous le faisons prévoir hier, redouble ses efforts, dont l'objet est toujours de forcer la passe de la Brenta. A l'est de Gallia, dans la direction du mont Rosso, qui domine, à 1.196 mètres d'altitude, le passage de San Marino, il est revenu quatre fois à l'attaque, sans autre résultat que des pertes considérables, pendant que, plus au nord, les Italiens reprenaient par un retour offensif plusieurs positions du mont Meletta, qui s'élève à 1.824 mètres, et rendaient ainsi impossible le cheminement de l'ennemi vers le mont Rosso.

Entre la Brenta et la Piave, les Autrichiens trouvent devant eux le massif du mont Grappa, dont les monts Prassolan et Peurna sont les deux bastions avancés. Malgré des assauts réitérés, ils ne sont parvenus qu'à enlever quelques positions sur les contre-pentes de ces deux montagnes. L'acharnement de l'ennemi, qui rappelle celui dont il a fait preuve en 1916 devant Verdun, paraît jusqu'à présent ne lui rapporter que des avantages insignifiants en comparaison des sacrifices que lui coûtent ces attaques de front contre des positions fortifiées. C'est ainsi que la bataille de Verdun, si inquiétante à ses débuts, a fini par devenir une des plus grandes victoires de l'armée française. C'est un exemple qu'il est bon d'avoir toujours présent à la mémoire.

Jean VILLARS.

L'héroïsme des soldats italiens

Rome, 18 novembre. — La note officielle suivante a été publiée hier soir :

Au cours de la grande bataille qui se poursuit des montagnes à la mer et où l'armée italienne s'emploie avec une ardeur et une ténacité admirables à repousser les violentes attaques de forces ennemies considérables, de nouveaux et émouvants épisodes viennent illustrer la valeur du soldat italien.

Hier matin, avant l'aube, quatre bataillons autrichiens ont forcé, comme l'annonce le communiqué officiel italien, le passage du fleuve entre Fagare et San Bartolomeo, au nord de Ponte di Piave. Ce secteur est celui où les passages à gué sont le plus faciles et le plus nombreux. C'est donc à gué ou dans des barques que ces quatre bataillons ont passé, marchant sur un terrain découvert, puis ont attaqué nos postes avancés, et, réussissant à vaincre leur résistance, se sont jetés sur deux batteries du 51^e régiment de campagne.

Les artilleurs ont opposé une défense désespérée, se faisant tuer sur leurs pièces plutôt que de se rendre. Le succès ennemi fut de brève durée ; trois contre-attaques immédiates de la 51^e division ont rejeté vers le fleuve les quatre bataillons autrichiens,

dans un repliement ordonné, après une résistance acharnée et de brillantes contre-attaques.

Au nord de Quero, la brigade de Como (23^e et 24^e régiments) a fait, une fois de plus, preuve de sa valeur.

Hier, le long de la Piave, des détachements du 268^e d'infanterie (brigade de Caserta), opérant en coopération avec des éléments d'autres corps, ont, par une avance rapide, complètement chassé l'ennemi de la zone de Fagare.

Le 13^e régiment d'infanterie (brigade de Pinerolo), après avoir repoussé de façon sanglante une attaque tentée par l'ennemi retranché à Zenson, l'a rejeté plus avant encore vers la courbe décrite par le fleuve.

Des tentatives de passage, essayées dans d'autres localités, ont été immédiatement arrêtées.

Le total des prises faites pendant les journées du 16 et du 17 sur la rive droite de la Piave est de 1.263 prisonniers, dont 51 officiers, et de 27 mitrailleuses.

Front belge

Dans la nuit du 17 au 18, l'ennemi a violemment bombardé, à plusieurs reprises, nos tranchées des abords de Dixmude. Nous y avons répondu par des tirs nourris de contre-préparation.

Aucune attaque ne s'est déclenchée.

Depuis lors, et pendant les dernières quarante-huit heures, l'activité ennemie s'est fort ralentie, sauf dans les régions de Merckem et de Dixmude, où les tirs de l'artillerie ont été très violents.

Nous avons énergiquement riposté et neutralisé plusieurs batteries. Notre aviation, fortement contrariée par le temps, n'a pu qu'effectuer quelques vols.

Front de Macédoine

(17 novembre). — Faible activité sur l'ensemble du front, en raison du mauvais temps. Néanmoins, les troupes serbes ont exécuté avec succès un coup de main sur les tranchées ennemies et ramené du matériel.

Dans la haute vallée du Skumbi, nous avons repilé nos détachements de reconnaissance avancés. Leur mouvement n'a nullement été inquiété par l'ennemi, qui s'est maintenu hors de la portée de notre artillerie.

Communiqué britannique. — Nos troupes ont effectué avec plein succès un raid à travers le bois qui s'étend au sud-ouest d'Akindzali (au nord-est du lac Doiran). L'ennemi a essuyé des pertes et nous avons ramené un certain nombre de prisonniers.

LE GÉNÉRAL PERSHING SUR LE FRONT FRANÇAIS

Il visite les tombes des premiers soldats américains tombés au champ d'honneur.

Le général Pershing a visité vendredi les contingents américains qui se trouvent dans les tranchées de première ligne, ainsi que ceux de seconde ligne. Le général Pershing fut très satisfait non seulement de leur état de préparation et de leur discipline, mais aussi de la manière dont ils se sont adaptés à leur nouvelle condition.

Près d'un petit village, il s'arrêta devant les tombes des soldats tués au cours de l'incursion ennemie du 3 novembre.

Une simple inscription portant le nom, le numéro de la compagnie et du régiment marque chacune de ces tombes et, dans l'enclos qui les entoure, on lit, sur une couronne faite de fleurs du pays :

« Ici reposent les premiers soldats de la grande république des Etats-Unis, morts sur la terre de France pour la justice et la liberté, le 3 novembre 1917. »

La journée judiciaire

Le capitaine Bouchardon n'a recueilli aucune nouvelle déposition au cours de la journée d'hier, ce qui, d'ailleurs, ne l'a pas empêché de travailler à préparer, notamment, le nouvel interrogatoire que le pacha subira ce matin.

Dans l'après-midi d'aujourd'hui, le commissaire rapporteur entendra divers témoins dans l'affaire Bolo et dans celle du Bonnet Rouge.

Deux nouvelles commissions rogatoires ont été envoyées, on le sait, par le capitaine Bouchardon : l'une, aux Etats-Unis, qui a pour but un complément d'enquête concernant la déposition de M. P..., l'artiste peintre ; l'autre, en Italie, pour savoir au juste comment arriva jusqu'au pacha l'argent déposé dans les banques italiennes.

Ajoutons que le choix par Bolo d'un nouveau défenseur ne modifie en rien la marche de l'instruction, autrement dit que M^{re} Albert Salles, qui remplace M^{re} Bonzon, n'assistera son client qu'au cours du dernier interrogatoire que subira celui-ci.

La fête du roi des Belges

A l'occasion de la fête patronale du roi Albert I^{er}, un *Te Deum* a été chanté, hier, à l'église de la Mission belge, 181, rue de Charonne.

Le président de la République s'était fait représenter par le lieutenant-colonel Renault, et le ministre des Affaires étrangères par M. André Dupuy, attaché à son cabinet.

Dans l'après-midi, un concert a été donné par la musique des grenadiers dans la salle des fêtes de la Mission belge.

En même temps, une nombreuse affluente se pressait au Trocadéro, où avait été organisée une manifestation en l'honneur des souverains de Belgique.

M. Goblet d'Alviella, ministre d'Etat, vice-président du Sénat belge, remplaçant M. de Broqueville, absent pour raisons de santé, a prononcé un discours très applaudi, dans lequel, après avoir examiné la nouvelle situation faite aux Alliés « par suite de l'anarchie qui s'est emparée de la Russie » et de l'invasion du territoire italien, il salua « l'entrée en lice des Américains, qui nous offrent si généreusement leur sang, leurs munitions et leur or pour le triomphe de nos aspirations communes ».

« Il y a là une nouvelle Sainte-Alliance, conclut-il ; mais, tandis que la Sainte-Alliance d'il y a juste cent ans était une ligue des rois contre les peuples, celle-ci est la Sainte-Alliance des démocraties, liguées pour assurer le triomphe de la liberté et de la justice dans une Europe renouvelée. »

NOUVELLES BRÈVES

La mort de Rodin. — La date des obsèques de Rodin n'est pas encore fixée. On croit qu'elles pourront être célébrées samedi. La mise en bière aura lieu aujourd'hui.

Rixe mortelle. — Emile Eymans, sujet belge, blessé grièvement par un nommé Conote, chauffeur d'automobile, également sujet belge, a tué celui-ci d'un coup de couteau.

Les résultats sportifs

CYCLISME

Au Vélodrome d'Hiver. — Résultats : Prix des Abonnés (scratch 2.000 mètres). — 1. Chardon, en 2 m. 45 s. 2/5 ; 2. Simonie, 3. Claisy, 4. Ménager.

Prix de Grenelle (scratch 1.000 mètres). — Séries gagnées par Beyl, Larrieu, Trante, Perrine, Trouvé, Deschamps, Lorain et Simonie. Finale : 1. Trante, 2. Larrieu, 3. Lorain, 4. Beyl. Match Ellegard-H. Martin. — Ellegard gagne la seconde manche et la belle.

Course de primes. — Primes enlevées par Ménager, Paillard (2), Lemay (2), Vandenhove (4). Prime finale : 1. Vandenhove, 2. Perrine, 3. Chardon.

Le Tour de Piste. — Meilleurs temps : 1. Deschamps, 16 s. ; 2. Beyl, 16 s. 1/5 ; 3. Trouvé, 16 s. 2/5 ; 4. Larrieu et Paillard, 16 s. 3/5.

Grand Prix de Grenelle (50 kilom. derrière motos). — 1. Colonbato, en 43 m. 38 s. 1/5 ; 2. Conneten, à 2.000 m. ; 3. Parent, à 5 k. 750 ; 4. Didier, à 30 kil. 250. Didier a fait une chute heureusement sans gravité.

LE "TIP" remplace le Beurre

2 fr. 10 le 1/2 kilo chez tous les M^{res} de Comestibles. Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilogs 9 fr. 25 ; 4 kilogs 17 fr. 85. AUG. PELLERIN, 82, r. Rambuteau, Paris.

DEUX LINOTYPES

Mergenthaler Standard, à simple magasin, à vendre. Très bon état de fonctionnement. Accessoires et électro-moteur particulier. S'adresser 88, avenue des Champs-Élysées, Paris.

ON DEMANDE JEUNE HOMME de 14 à 15 ans, présenté par ses parents, pour travail de bureau. Se présenter 88, Champs-Élysées.

LES COURS

— S. M. le roi d'Italie a fait don de la villa royale de Monza pour servir de refuge aux Italiens des districts envahis.

— S. M. le roi de Monténégro s'installera prochainement avec la famille royale en la villa Shamrock, à Pau, pour y passer l'hiver.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. A. R. le duc de Gênes, lieutenant général de S. M. le roi d'Italie, a reçu en audience solennelle S. Exc. M. Lambros Coromillas pour la présentation de ses lettres d'accréditation en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire de Grèce près le Quirinal.

INFORMATIONS

— M. Balfour a offert un dîner, à la Chambre des Communes, aux membres de la mission américaine à Londres.

Les convives étaient : amiral Benson, amiral Sims, général Bliss, commandant Babcock, commandant Carter, major Wallace, MM. Crosby-Colby, Mac-Cormick, Perkins, Taylor, Frazier, Cravath, Auchincloss.

— La médaille d'honneur des épidémies, en or, vient d'être décernée à Mme Einhorn, directrice de l'hôpital 121, à Paris ; Mme Einhorn (même hôpital) a reçu la médaille d'argent.

CITATIONS

Extrait du Journal officiel du 14 novembre 1917 :

Est nommée au grade de chevalier de la Légion d'honneur : Mlle de Baye (Yolande), surintendante d'un groupe d'ambulances d'armée : titres exceptionnels.

Donne, depuis le début de la guerre, le plus bel exemple de dévouement envers les blessés, recherche les postes les plus périlleux et y a fait preuve d'une énergie et d'une bravoure admirables. Grièvement blessée à la tête le 18 août 1917, alors qu'elle s'employait activement à mettre ses infirmières à l'abri pendant le bombardement de sa formation par l'artillerie ennemie. (Troisième citation.)

NAISSANCES

— La comtesse Roger de Gontaut-Biron, née de Bourbon, est mère d'une fille.

— Mme Maurice de La Serre, née de Boisselcomte, vient de donner le jour à un fils qui a reçu le prénom de Pierre.

— La comtesse de Bar vient de mettre au monde un fils : Jacques.

— La comtesse Aymar de Froissard de Broissia, née de Rochechouart-Mortemart, a donné le jour à un fils.

MARIAGES

Nous apprenons les fiançailles de Mlle Stéphanie de Marcieu, fille du colonel marquis de Marcieu et de la marquise, née de Saint-Chamans, avec le marquis des logis Pierre d'Auray de Saint-Pois, décoré de la croix de guerre, fils du comte d'Auray de Saint-Pois et de la comtesse, née Beuzel d'Esneval.

En l'église d'Auteuil, a été béni, samedi, dans l'intimité, le mariage de l'aspirant pilote Jean Dubois de Gennes, décoré de la croix de guerre, avec Mrs Elbridge Blish Thompson. On se rappelle que Mrs Blish Thompson est une des survivantes de la catastrophe du Lusitania.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du comte de Reverseaux, décédé hier à Paris. Il laisse trois enfants : le vicomte de Reverseaux, inspecteur des finances, marié à Mlle de Vihayre ; la vicomtesse Guy de Semallé et la comtesse de Létourville ;

De M. Camille de Bonneville, maréchal des logis d'artillerie, maire de Saint-Régis-du-Coin, blessé grièvement comme chef de tank, le 23 octobre dernier. Il est le septième des fils de la famille de Bonneville-Collobert morts pour la patrie au cours de cette guerre ;

De Mme George de Peyrebrune, la romancière bien connue, qui laisse une œuvre importante et appréciée. Elle était membre de la Société des Gens de Lettres et du comité du prix de la Vie Heureuse ;

Du comte de Bertrand de Beuvron, colonel en retraite, officier de la Légion d'honneur, décédé à Orléans, âgé de soixante-neuf ans.

BIENFAISANCE

L'Assistance aux convalescents militaires, rattachée au ministère de la Guerre et chargée par lui d'héberger dans ses formations, pendant la durée de leur congé de convalescence, les militaires qui ne peuvent passer ce congé dans leur famille, organise actuellement à Paris, à la demande du Service de santé, une maison de convalescence pour les officiers sans fortune ou originaires des régions envahies. Une villa, dans les environs du Bois, a été mise gracieusement par son propriétaire à la disposition du délégué régional de Paris. L'Assistance aux convalescents militaires recevra avec reconnaissance tous les dons en espèces ou en nature (lits, objets de couchage, lingerie, vaisselle, matériel de cuisine etc.) que voudront bien lui adresser les Français qui s'intéresseraient à cette œuvre patriotique.

Prière d'adresser ces dons à l'Assistance aux convalescents militaires, 43, rue de la Chaussée d'Antin, Paris.

OCCASIONS

A VENDRE D'URGENCE, TRÈS BAS PRIX

Plusieurs beaux et riches mobiliers : salons, salles à manger, chambres, cabinets de travail, bronzes, lustres, commodes, meubles divers.

A VOIR

GARDE-MEUBLE DE L'ÉTOILE

44, rue de Douai

LA HERNIE

Les conséquences fâcheuses ont été supprimées par le nouvel Appareil B. S. V. Un essai officiel des Arts et Métiers constate une économie de plus de 47 %. Prix moyen 10 fr. — En Vente partout.

25, Bd Poissonnière ou 16, rue Pigalle. Tél. : Trud. 57.64

Le Charbon

Vous l'économiserez en vous servant dans vos grilles, cuisinières, etc., de l'appareil B. S. V. Un essai officiel des Arts et Métiers constate une économie de plus de 47 %. Prix moyen 10 fr. — En Vente partout.

25, Bd Poissonnière ou 16, rue Pigalle. Tél. : Trud. 57.64



LES BLESSES SONT PANSÉS A QUELQUES CENTAINES DE MÈTRES DE LA LIGNE DE FEU

Les troupes britanniques — Anglais, Canadiens, Anzacs — continuent une lutte sévère, aux abords de Passchendaele, avec les Allemands, qu'elles contraignent sans cesse à reculer. Il n'est pas de jour où le combat ne soit favorable à nos alliés, qui s'emparent d'ouvrages solidement fortifiés et tenus.

B L O C - N O T E S

PAR quelle majorité la déclaration de M. Clemenceau sera-t-elle applaudie demain ? Voilà trois jours que des paris s'ouvrent là-dessus. Je laisse mes amis parier et se disputer à leur aise, n'étant point compétente en ces questions. La cuisine parlementaire est pleine de mystères qui m'échappent. Par contre, quelque chose m'intéresse infiniment : c'est la façon dont l'avènement de celui qu'on appelle « le Tigre » à la présidence du Conseil est accueillie par l'opinion publique.

Il est incontestable que M. Clemenceau a « une bonne presse », et l'on sait ce qu'il faut entendre par là. Ce n'est pas seulement « la presse » qui est contente (ou fait semblant de l'être) : c'est vous et moi ; c'est tout le monde. Ou bien l'on est franchement satisfait et décidé à avoir confiance ; ou bien l'on reconnaît que l'expérience était nécessaire et que « ça va être intéressant ».

Et, ce qui est très curieux, c'est que la politique n'est pour rien dans tout cela. Les ennemis de M. Clemenceau, qui présentement se taisent et le guettent, sont des hommes qui se flattaient de faire, il y a peu de temps encore, la même politique que lui. Au contraire, l'immense foule d'hommes et de femmes qui approuvent l'avènement de notre nouveau Premier se compose principalement de bourgeois et de bourgeoises que sa politique inquiétait.

Alors, comment expliquer cette espèce de popularité subite ?

Voici comment je l'explique :

Dans un pays où l'on aime si profondément l'honnêteté, cet homme a été l'initiateur de la campagne dangereuse et nécessaire que tout le monde attendait. Dans un pays où l'on aime passionnément le courage, il en a montré beaucoup. Et il lui en faudra montrer demain plus encore ; car il n'est plus question seulement d'écrire et de parler, mais d'agir.

Il agira. Il y est prêt. Comment ? Nous n'en savons rien encore. Mais nous nous rappelons une amusante et symbolique image qui a paru ici même, en première page, vendredi dernier, et qui nous faisait voir M. Clemenceau en excursion au Mort-Homme. Enveloppé d'un vaste manteau, coiffé d'un petit chapeau cabossé que les cahots de la marche faisaient comiquement pencher sur son oreille, il allait, au milieu de la boue effroyable et des trous dangereux, sans même penser à s'accrocher aux mains qui se tendaient vers lui. Voilà l'homme ; et voilà pourquoi vont à ses soixante-seize ans tant de sympathies.

Peu nous importent, à l'heure qu'il est, ses opinions d'hier : c'est un vieux patriote, gai, dur à la fatigue, et qui n'a pas peur. Il n'a peur ni du travail, ni des haines, ni du danger. Il pouvait rester chez lui et continuer de juger les autres... Il a mieux aimé — à soixante-seize ans — enjamber le parapet et s'en aller droit devant lui, le chapeau sur l'oreille, comme dans l'image du Mort-Homme...

C'est un poilu.

SONIA.

Singularité

Ouvrez notre Constitution. C'est-à-dire l'ensemble des trois lois des 25-28 février et 16-18 juillet 1875, et vous constaterez que le titre ni la fonction de président du Conseil des ministres n'y sont prévus à aucun article.

Bien mieux ! Si l'on veut lire entre les lignes, on s'aperçoit qu'en France il n'y a d'autre président du Conseil des ministres que le président de la République lui-même. C'est d'ailleurs lui qui préside effectivement les conseils des ministres.

Lorsqu'il n'assiste pas à la réunion des ministres, cette réunion prend le nom de conseil de cabinet.

On pourrait donc dire que M. Clemenceau — comme ses prédécesseurs — occupe un emploi qui n'existe pas.

Par quelle fiction constitutionnelle cet emploi a-t-il pu naître ? La réponse à cette question paraît être celle-ci :

« Aux termes de l'article 3 de la loi sur l'organisation des pouvoirs publics, le président de la République nomme à tous les emplois civils et militaires. La fonction de ministre étant considérée comme un emploi civil, c'est en vertu de cette disposition que

le choix des ministres appartient en principe au président de la République.

« Mais, d'après le même article, tous les actes du président de la République doivent être contresignés par un ministre.

« On admet dès lors qu'une fois l'un des ministres choisis, c'est lui qui propose les autres ministres dont il doit contresigner la nomination. Par suite, ce contresigneur substitue son autorité à celle du président de la République et lui confère la qualité de chef ou de président des ministres. »

C'est en vertu de cette obligation du contresigneur d'un ministre que M. Painlevé, président du Conseil renversé, a dû contresigner le premier décret paru hier à l'Officiel, et portant nomination de M. Clemenceau.

Les autres décrets sont, au contraire, contresignés par le nouveau président.

LE GÉNÉRAL MORDACQ

chef du cabinet militaire du ministre de la Guerre

Le général Mordacq, que M. Clemenceau vient de placer à la tête de son cabinet militaire, est, de l'avis unanime, un officier d'une exceptionnelle valeur et dont la carrière n'est due qu'à son mérite.

Il portait sur la manche les cinq galons d'or et d'argent lorsque, en août 1914, fut ordonnée la mobilisation.

Il commandait en second l'Ecole de Saint-Cyr, dont il avait été l'un des élèves les plus remarquables.

Au début des hostilités, il sollicite comme faveur d'être placé à la tête d'un groupe de « diables bleus ».

Blessé une première fois en Alsace, il est de nouveau grièvement atteint devant Arras. Etendu sur une civière à Saint-Paul, devant



« LE GÉNÉRAL MORDACQ photographié hier au ministère »

les troupes assemblées, et sous la rafale des artilleurs, il fut décoré, par le général de Maud'huy, de la rosette de la Légion d'honneur.

Adoré de ses frères d'armes et de ses soldats, il était désigné pour prendre le commandement d'une des divisions qui vont combattre avec l'armée italienne les troupes austro-allemandes, mais M. Clemenceau l'a retenu, auprès de lui pour en faire son plus immédiat collaborateur.

Le général Mordacq est un homme de cœur. Père de trois charmantes filles, comme, un jour, il les présentait à l'un de ses amis, celui-ci fut fort surpris de se trouver en pré-

sence de cinq jeunes filles. Et le général Mordacq expliqua doucement :

« Je ne suis, en effet, père que de trois de ces enfants ; les deux autres sont d'un brave garçon, mon ordonnance, qui tomba glorieusement à mes côtés et qui, en mourant, m'a confié ses deux filles. Alors, je les fais élever avec les miennes. »

Rodin et la mode

Au temps où sévissait la jupe entravée d'incommode mémoire, un journaliste sollicita l'opinion de Rodin à ce sujet.

Le maître répondit :

« Les femmes seront toujours belles et harmonieuses tant qu'elles conserveront la jupe, cette ligne douce et mouvante qui va de leur taille à leurs pieds. Je ne suis l'ennemi ni de l'entrave ni d'aucune mode qui ne brise pas cette ligne... La jupe, source de toute élégance... Voyez-en la preuve dans la laideur que nous octroie le pantalon, à nous, pauvres hommes. »

Depuis plus de deux ans, les femmes ont brisé cette ligne longue et émue, et leurs robes s'arrêtent brusquement à mi-jambes.

Mais Rodin aimait tant les femmes que s'il avait été à nouveau interviewé il aurait sans aucun doute trouvé de magnifiques paroles pour définir la beauté de la robe nouvelle.

M. Clemenceau et la Censure

Aux temps héroïques et lointains où le gouvernement siégeait à Bordeaux, M. Clemenceau, ennuyé par la Censure, avait imaginé de l'emmenyer à son tour.

Pour ce faire, il publiait deux éditions de l'Homme Enchaîné : l'une à Paris, l'autre à Toulouse.

Il s'agissait de démontrer que la censure avait deux poids et deux mesures : qu'elle coupait à Paris et qu'elle laissait passer en province, ou inversement. Quel succès si l'Homme Enchaîné de Toulouse avait pu paraître avec un article qui eût été remplacé par un blanc dans l'Homme Enchaîné de Paris !

Mais M. Clemenceau avait compté sans le téléphone.

Chaque nuit, au reçu de la morasse de son journal, la censure de Paris se mettait en communication avec celle de Toulouse.

« Allô... Vous avez sous les yeux l'Homme Enchaîné ?... Oui?... Voyez la deuxième colonne de la première page, je coupe le troisième paragraphe. »

« Bien. Je coupe aussi. De plus, je supprime trois lignes dans la cinquième colonne. (Je lis lecture des trois lignes.) »

— Parfait.

Ainsi les deux censures étaient toujours d'accord.

Y avait-il conflit, on en référait, toujours par téléphone, à Bordeaux.

Cela retardait un peu le coucher des censeurs, mais M. Clemenceau ne réussissait pas à les prendre en défaut.

La grève des fumeurs

On ne peut pas se passer de manger, mais avec un petit effort on pourrait bien se passer de fumer, au moins pendant quelques jours. C'est dur en commençant, mais on s'y fait très vite, surtout si on ne voit personne fumer autour de soi.

Or, pourquoi la régie, qui est une des meilleures pompes aspirantes du budget, se soucie-t-elle si peu de nous laisser sans tabac français ?

Tout simplement parce que l'impôt sur les tabacs étrangers est encore plus élevé que l'impôt sur le tabac national. Par conséquent, si le fumeur, ne trouvant pas de caporal ou de marlyand, se décide à acheter telle ou telle marchandise exotique qualifiée tabac, la régie n'y perd rien.

Si les fumeurs de tabac français se résignent, pendant huit jours seulement, à ne pas prendre de tabac de remplacement et à ne rien acheter faute de leur tabac préféré, la diminution de recettes serait telle que la régie trouverait bien vite le moyen de leur donner satisfaction.

LE PONT DES ARTS

On annonce l'apparition prochaine, dans une édition de luxe, des *Manières de Tirésias*, la délirante et épique fantaisie de M. Guillaume Apollinaire, qui a eu, dans les milieux de jeunes, lorsqu'elle fut représentée cet hiver, le succès que l'on sait.

LE VEILLEUR

LES GRANDS CONCERTS

Qu'on se rende aux concerts Félia Litvinne ou à ceux d'Edouard Risler, aux auditions de la Société nationale (où nous fut révélée la nouvelle et très attrayante *Sonate* de violon et piano de M. Gabriel Fauré) ou aux samedis musicaux Edouard VII, aux après-midi du pianiste M. Gille ou aux séances dominicales du Palais de glace, aux matinées nationales de la Sorbonne ou aux concerts Colonne-Lamoureux, c'est partout la même cohue. Décidément, on ne croirait jamais que nous sommes en guerre !

Ce dernier dimanche, l'affluence de la salle Gaveau était consacrée par moitié à l'école russe — comme s'il s'agissait de fêter une victoire de nos incompréhensibles alliés — et à l'école française. La partie slave se composait du brillant cortège de notes du *Coq d'Or* de Rimsky-Korsakow, de la *Symphonie inachevée* de Borodine, de l'exquise berceuse de l'Oiseau de feu, ainsi que de l'étourdissant *Feu d'artifice* de M. Stravinski ; ces deux dernières pages, admirablement exécutées par l'orchestre, sous la direction si précise de M. Pierné, furent le succès du concert.

Ce succès n'empêcha cependant pas d'être très éblouissant celui qu'on réserva à la toute jeune et prodigieuse pianiste Magdeleine Brard, prix d'honneur du Conservatoire, qui se révéla virtuose exceptionnelle dans le 2^e Concerto de Saint-Saëns.

Les *Rondes du Printemps*, de M. Debussy, ne figurent point parmi les meilleures œuvres de l'auteur de *Pelléas*. Aussi, quoique interprétées superbement, elles produisirent assez peu d'effet.

Les deux *Mémoires nouvelles* de M. A. Tardieu, bien chantées en première audition par Mlle Borel, de l'Opéra-Comique, sont correctement écrites et d'un sentiment très expressif, mais n'ont rien qui soit de nature à enthousiasmer les foules. Il en est du reste souvent ainsi pour les courtes pièces vocales instrumentées. Les raisons en sont assez claires pour qu'il me paraisse inutile d'insister.

Le concert prit fin par l'audition de la *Rapsodie espagnole* de M. Ravel, qui nous fit entrevoir une Espagne sans soleil, sans joie et presque sans mouvement, avec des tentes orchestrales vraiment curieuses, mais dont quelques-unes, telles les fusées de harpes, violons et bois, eurent le tort de venir après les mêmes effets de MM. Stravinski et Debussy. — FERNAND LE BONNE.

Brillante matinée, hier, à la Sorbonne. — M. Abel Hermant a prononcé hier l'allocation d'usage aux Matinées Nationales, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Notre collaborateur, qui fut très applaudi, avait choisi comme sujet : « La Lumière », et l'on comprend aujourd'hui que le pays réclame, avant toutes choses, la lumière qui doit être un des plus puissants attributs de la justice.

Ce soir :

Comédie-Française, 8 h., *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* ; *On ne badine pas avec l'amour*.

Opéra-Comique, demain, 7 h. 30, *Mignon*.

Odéon, 7 h. 45, *On ne badine pas avec l'amour*.

Gaité-Lyrique, demain, 8 h., *Les Mousquetaires*.

Vauvilliers, 8 h. 30, *La Revue*.

Variétés, 8 h. 15, *Polichinelle* et *Perlimutin*.

Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*.

Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.

Théâtre-Lyrique, demain, 8 h., *Paul et Virginie*.

Châtelet, demain, 8 h. 30, *Le Tour du Monde en 80 jours*.

Sarah-Bernhardt, demain, 8 h. 30, *Les Nouveaux riches*.

Th. Réjane, 8 h., *L'Abri des toits*. Gros succès.

Antoine, demain, 7 h. 45, *Le Marchand de Venise*.

Palais-Royal, 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Athénée, 8 h. 30, *Les Bleus de l'amour*.

Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *L'Illusionniste*.

Nouvel-Ambigu, 8 h. 15, *Le Système D*.

Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer ?*.

Cluny, 8 h. 30, *Quatre femmes et un caporal*.

Edouard-VII, 8 h. 45, *Le Feu du voisin*.

Femina, 8 h. 30, *Gobette de Paris*. Loc. Wag. 29-78.

Grand-Guignol, 8 h. 30, *La Grande Époque*.

Capucines (T. Gut. 56-40), 8 h. 30, *A part ça, le grand jeu, le Prologue*.

Michel, 8 h. 30, *Plus ça change*.

Apollo, 8 h. 15, *L'Homme à la clef*.

Scala, 8 h., *Occupe-toi d'Amélie*.

Caumartin, 8 h., la triomphale revue franco-américaine, *Come Along!* avec Pomponette et Li-beau. Tél. Soirs, 8 h. 45. N.B. — On a dépassé la 60.

SPECTACLES DIVERS

Folies-Bergère, 8 h. 30, *La Revue*.

Olympia, 8 h. 30, *Vingt vedettes et attractions*.

Ba-Ta-Clan, tous les soirs, *Carminella*, opéra à 2^e spect. Anne Dancrey, F. Frey. Loc. Rog. 30-12.

Nouveauté-Cirque, tous les soirs, sauf lundi. Matinée mercredi, jeudi, samedi et dimanche.

CINÉMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, *Trilby*, avec partition symphonique de Ch. Pons. Loc. 1, r. Forest, 11 à 12 et 3 à 5 h. Tél. Marc. 16-73.

Select-Cinéma, 27, boulevard des Italiens, Matinées à 2 h. 1/4 et à 4 h. 1/2 et soirée à 8 h. 1/2 ; *Christus*, avec orchestre, orgue et chœurs.

COURS ET CONFÉRENCES

À l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges, aujourd'hui lundi, à 2 h. 1/2, l'Exposition coloniale, conférence par le général Mallette.

ENTREPOT est demandé. Vins ou autre marchand. Marcel Forget, Vins, Châlons-sur-Marne.

L'application du CARBURATEUR ZÉNITH

à la PRESQUE TOTALITÉ des AVIONS MILITAIRES leur a donné les qualités qu'ont les milliers de voitures qui sont munies de cet appareil scientifique.

Société du Carburateur ZÉNITH

Siege social et usines : 51, CHEMIN FEUILLAT. — LYON

Maison à Paris : 15, rue du Débarcadere Glines et succursales : Lyon, Paris, Londres, La Haye, Milan, Turin, New-York, Detroit, Genève.

Le siege social de Lyon répond par courrier à toutes demandes de renseignements d'ordre technique ou commercial. Envoi immédiat de toutes pièces.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.